

Yvan G. LEPAGE

L'art de la prose

« Plaisir du texte, texte de plaisir », osait déjà écrire Roland Barthes, ce maître à penser de la génération des soixante-huitards. Libérés du poids des tabous de la tradition, les enfants de Mai 68 avaient découvert que sous les pavés se cachait la plage. Barthes leur enseignait que le plaisir était synonyme de contentement intellectuel et de jouissance charnelle. On n'a plus jamais lu de la même façon, depuis. Aujourd'hui, pour plaire, pour séduire, un texte, quel qu'il soit, doit satisfaire tout à la fois l'esprit, le cœur et les sens. La lecture est à ce prix. Et l'auteur qui prétend ne s'adresser qu'à l'une de ces trois composantes de l'être humain risque bien de se retrouver sans lecteur. « Instruire et plaire », disait-on au XVII^e siècle. Cette leçon n'a pas perdu de son actualité. Tout texte digne de ce nom — y compris la bande dessinée — combine plus ou moins subtilement, et à doses variables, critique, éthique et esthétique. Le rôle du maître est de dégager ces diverses dimensions, afin de permettre au lecteur inexpérimenté de les saisir et de les apprécier.

Laurent Mailhot est en ce sens un excellent professeur, parce qu'il sait non seulement « lire », mais faire partager, grâce à sa plume, le plaisir que la lecture — ou la relecture — lui procure. La tentation est grande de lui appliquer cette définition qui clôt son livre : « L'authentique ou *pur* prosateur ne veut pas enseigner, renseigner, convertir, vaincre, convaincre, mais seulement créer, donner à voir et à entendre, à lire. » (p. 296)

Les « plaisirs de la prose » auxquels il nous convie ne nous séduisent que parce que lui-même sait nous enchanter par ses qualités de prosateur. Et, un peu à la manière de Dante guidé par Virgile dans les divers cercles de l'Enfer, nous suivons notre maître ès lectures dans les labyrinthes de la prose d'auteurs et d'essayistes québécois de ces soixante-quinze dernières années, les uns déjà « classiques » (Saint-

Denys Garneau, Gabrielle Roy, Claire Martin), les autres en passe de le devenir (Gilles Marcotte, Gilles Archambault), les derniers, encore en plein essor (Pierre Morency, Bernard Arcand et Serge Bouchard). Mais en bon lecteur, Laurent Mailhot nous les fait découvrir, ou redécouvrir.

La méthode paraît simple, tant elle est naturelle : pour permettre au lecteur d'accéder au cœur d'une œuvre, il suffit, semble-t-il, de l'accompagner discrètement dans sa lecture, grâce à un commentaire critique, enrichi de réflexions, de digressions et de rapprochements avec d'autres œuvres, comme par associations d'idées, et de l'air de ne pas y toucher. Mais pour réussir dans ce métier, il faut être fin et cultivé. Il faut aussi savoir envelopper la prose de l'auteur lu ou relu dans une prose tout aussi séduisante et ne pas craindre de manifester sa présence. Le maître est en effet un intermédiaire, un passeur, un « relecteur » ; il est donc impensable qu'on n'entende pas sa voix et que l'on ne sente pas son souffle, sa chaleur. Un peu comme dans un séminaire, avec la différence que l'on est seul en sa présence, comme un apprenti ou un disciple.

Le menu qu'il nous propose est riche et varié.

La première œuvre que l'on est incité à revisiter est le *Journal* de Saint-Denys Garneau. Pour ce faire, L. Mailhot a choisi d'entrer pour ainsi dans un dialogue avec Saint-Denys Garneau ainsi que ses amis et commentateurs. La relecture s'apparente ici à un contrepoint baroque, placé sous les thèmes de la nature et de la pauvreté, mais aussi de cette ascèse, aussi bien esthétique qu'éthique, qui caractérise toute l'œuvre, en vers et en prose, de l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*.

Intitulé « Gabrielle Roy : la ligne de fond et la phrase unique », le chapitre II nous convie à une traversée de l'œuvre de la romancière. S'il est une « phrase unique » susceptible de décrire l'écriture chaleureuse des romans, des essais et des lettres de Gabrielle Roy, c'est sans doute la suivante : « Ordonnée, calme, impeccable, la prose de Gabrielle Roy est tendue vers les autres et vers l'avenir. » (p. 74) On a là un condensé de l'éthique et de l'esthétique de l'un des écrivains les

plus importants du Québec.

La lecture re-créatrice et exégétique des *Mémoires* de Claire Martin (chap. III) repose sur le Père, figure centrale statufiée et rendue impuissante par l'opération d'une écriture « sèche, brillante, limpide » (p. 147). Sous couvert d'élégance et de raffinement, la prose classique de l'auteure cache une rare férocité, qui s'exprime par le recours à l'ironie, la seule arme efficace contre la tyrannie, quand la révolte ne peut s'exprimer que par la plume. En montrant comment « Dans un gant de fer » et « La joue droite » s'apparentent au théâtre, dont ils utilisent les ficelles, L. Mailhot fait des *Mémoires* de Claire Martin un « lieu d'exorcisme » (p. 141), ce qu'ils sont assurément.

Le chapitre IV, consacré au critique et essayiste Gilles Marcotte, sert de transition entre les « classiques » de la littérature québécoise et les voix plus récentes. En les plaçant sous le signe de « l'intelligence », L. Mailhot parcourt, en les commentant, les plus récents recueils d'essais de G. Marcotte, en attirant l'attention sur leurs parentés. Ces textes, que G. Marcotte qualifie très justement de « fictions critiques », ainsi que le rappelle notre guide, portent en eux-mêmes leur « propre fin », leur « plaisir » et leur « profit » (p. 172). Ils cherchent en effet, d'abord, à « interpréter et à créer »; mais on ne saurait non plus négliger leur dimension pédagogique, car ils s'adressent aussi au lecteur, qu'ils ne manquent pas d'instruire.

Gilles Archambault, dont les « petites proses » font l'objet du chapitre V, est un écrivain « à part » dans le panthéon littéraire québécois. L'ironie pessimiste qui porte cette œuvre noire n'est pas faite pour attirer le commun des mortels. À forte dose, tout venin est mortel; aussi G. Archambault ménage-t-il ses effets, en distribuant ses réflexions assassines à petites doses, à la radio d'abord, puis dans ses recueils. Quelques amateurs en font leur profit et attendent quotidiennement leur viatique, avant de pouvoir goûter de nouveau, à loisir, les produits imprimés de cet esprit aussi fin qu'original. L. Mailhot peut sans doute être considéré comme le premier de ces amateurs. Mais il est un autre auteur pour lequel notre guide éprouve une estime toute particulière, et c'est Pierre Morency, « naturaliste et

fabuliste », dont l'œuvre retentit du chant des oiseaux. Fasciné par cet « écouteur professionnel », ce fin observateur de la nature, ce « prince des savants » (p. 237), L. Mailhot se laisse emporter sur les ailes de sa prose. Voilà sans doute pourquoi il lui consacre le chapitre le plus long, le plus original, le plus critique (« qui aime bien châtie bien »), mais aussi le plus lyrique et le plus enthousiaste de son livre.

Avec Gilles Archambault, on avait déjà commencé à quitter les grands boulevards de la littérature pour emprunter des chemins de traverse. Pierre Morency nous a replongés dans le monde des Buffon et des Marie-Victorin. Avec l'œuvre à quatre mains de Bernard Arcand et Serge Bouchard, qui font l'objet du dernier chapitre de *Plaisirs de la prose*, nous sommes invités à explorer les lieux dits « communs » que s'amuse à dévoiler ces deux anthropologues dans leurs ouvrages aux titres aussi décapants que leurs propos. S'y côtoient en effet des réalités aussi disparates que le « pâté chinois » et le « baseball », « la fin du mâle » et « l'emballage » ou les « pompiers » et « l'accent français ». Comme autant de « leçons de choses ».

Ainsi, de Saint-Denys Garneau à Arcand-Bouchard, c'est un échantillon varié des meilleures proses québécoises que L. Mailhot nous fait redécouvrir, avec un art consommé. L'air de ne pas y toucher, il parvient à tisser entre ces auteurs et ces textes divers un réseau de liens subtils. Et si le choix peut paraître disparate, l'analyse laisse bientôt voir le terreau commun d'où sont issues ces voix. Le plus grand plaisir du lecteur est de les réentendre dans toute leur clarté, tout en percevant de temps en temps entre elles les accords d'une langue portée par le souffle de l'art. L'art de la prose.

Référence : Laurent Mailhot, *Plaisirs de la prose*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 213 p. (Prix de la revue *Études françaises* 2005)